Zeitschrift: Revue de linguistique romane
Herausgeber: Société de Linguistique Romane
Band: 28 (1964)
Heft: 109-110

Buchbesprechung: Livres reçus : publications récentes

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LIVRES REÇUS. PUBLICATIONS RÉCENTES

Yves Le Hir. *Jean-Antoine de Baïf. Le Psautier de 1587*. Édition critique. Université de Grenoble, Publications de la Faculté des Lettres et Sciences Humaines, 31. Paris, Presses Universitaires de France, 1963. 1 volume de 342 pages. — « Infortuné Baïf ! Depuis quatre cents ans, le manuscrit autographe de ses trois psautiers attend un éditeur .» M. Le Hir a été sensible à cette infortune. Malheureusement cette présente édition ne réalise pas le rêve que son auteur avait caressé : présenter sous forme de triptyque le recueil de 1567, celui de 1573 et celui de 1587. Le lecteur aurait eu sous les yeux une sorte de synopse qui lui eût permis de voir simultanément les trois versions. A cause du prix trop élevé d'une telle réalisation, l'auteur a dû se résoudre à ne publier que la version la plus connue, la plus complète, celle de 1587. Cependant les variantes de langue et de style les plus caractéristiques des deux autres versions figurent après chacun des psaumes, de façon que le lecteur puisse se faire une idée suffisamment précise du goût de Baïf et de l'évolution de son art. Ce n'est certes pas de gaieté de cœur que l'auteur s'est résigné à un pareil sacrifice. Il l'a fait en espérant que son intention première puisse se réaliser un jour. Nous souhaitons aussi que cette édition intégrale nous soit procurée. Mais, tel qu'il est, le travail consciencieux de M. Le Hir satisfera les lecteurs les plus exigeants.

Une riche introduction de 45 pages s'attache à poser et à résoudre les principaux problèmes que soulève l'œuvre étudiée. Elle s'ouvre par quelques orientations bibliographiques et des repères biographiques et historiques qui nous permettent de situer l'auteur et son œuvre au milieu de ses contemporains et parfois de ses émules. Ce tableau nous révèle que l'effort de Baïf pour traduire le texte sacré est loin d'être isolé, il s'inscrit dans un ensemble intéressant à connaître. M. Le Hir a relevé dans le troisième paragraphe de son introduction les influences que Baïf avait subies, en particulier celle de Louis Budé, dont il donne des preuves irréfutables. Mais si Baïf a pu connaître par d'autres certains aspects de la poésie biblique, il a su garder la variété des tons caractéristique du modèle hébreu. Devant les audaces de cette poésie, le stylisticien qu'est M. Le Hir ne peut s'empêcher de rêver à une étude sur l'évolution du goût du XVIe au XVIIe siècle. Pour une bonne part, tout au moins, Baïf utilise la même langue que ses contemporains, langue dont les formes les plus caractéristiques ont été définies par Marty-Laveaux à propos des poètes de la Pléiade. C'est pourquoi ne sont relevés ici que les faits les plus représentatifs révélés par le Psautier de 1587. La conclusion de cet examen montre que Baïf est un traducteur habile, familier avec la langue hébraïque. L'introduction présente ensuite une étude des questions que pose la versification de l'ouvrage. Pour être brève cette étude n'en est pas moins riche de suggestions. On sait que M. Le Hir est un guide sûr en ce domaine. Il donne une interprétation du rythme tel qu'il le découvre dans les Psaumes,

tout à fait séduisante. Il nous montre l'oreille de Baïf sensible aux oppositions de quantité, plus importantes sans doute pour la beauté des vers que les symétries faciles ou l'application de formules mécaniques. Le paragraphe se termine par une étude de l'organisation lyrique, c'est-à-dire des strophes, qui permet de formuler la conclusion suivante : « Tels quels, ils (les types de strophes) sont les témoins d'une conscience poétique exigeante qui a tenté de faire coïncider les élans de sa sensibilité et les cadences d'une lyrique déconcertante par ses richesses et ses audaces, que les exégètes venaient à peine d'explorer ». Sous le titre « Vie et travail d'un art », sont présentées enfin les leçons essentielles que l'on peut tirer des corrections que Baïf a apportées dans sa dernière version. On se rend compte que le poète « a rajeuni son lexique tout en évitant de le gonfler de créations tapageuses ». Il a écarté l'archaïsme et le néologisme outrancier. De plus, les corrections témoignent d'un souci de noblesse dans le ton. Et M. Le Hir montre en quelques pages très fines comment Baïf est parvenu à concilier les exigences de la dignité et les scrupules d'un traducteur lié à un texte difficile et fort éloigné de la sensibilité occidentale. Le poète a su accorder la fidélité qu'il devait à son modèle et son goût déjà classique de mesure et de discrétion. Ainsi préparé, et avec quelle précision et quel soin, le lecteur peut entrer en contact avec ce texte ignoré jusqu'ici. Nul doute qu'il en retire autant de profit que de plaisir. On n'irait pas jusqu'à dire que les Psaumes de Baïf sont une très grande œuvre, mais ils ne méritaient pas l'oubli dans lequel ils avaient été ensevelis. C'est en tout cas une œuvre importante pour la connaissance du XVIe siècle et de plus on demeurera d'accord avec M. Le Hir que sa résonance spirituelle est loin d'être négligeable. Cela justifiait amplement une entreprise qui fait honneur à la science et au sens esthétique de celui qui a su mener ce travail à bonne fin.

Maurice GRÉVISSE. *Le Bon Usage. Grammaire Française avec des remarques sur la Langue Française d'aujourd'hui.* 8e Édition. Éditions J. Duculot, S. A. Gembloux, 1964. 1 vol. de 1 192 pages. — Nous avons déjà dit, comme beaucoup d'autres, les mérites de l'excellente grammaire de M. Maurice Grévisse. Nous ne nous étonnons pas d'un succès qu'il était facile de prévoir. Cet ouvrage a rendu et continue de rendre les plus grands services aux professeurs et aux étudiants. L'auteur ne se contente pas de reproduire le même texte, il cherche à l'améliorer sans cesse. Si le nombre des paragraphes est le même dans cette huitième édition, le nombre des pages est augmenté par rapport aux éditions précédentes (1 192 contre 1 154). Les modifications ont porté sur l'organisation intérieure de certains paragraphes et sur leur distribution dans l'ensemble du chapitre dont il font partie. La présentation y gagne en clarté et en précision. Des exemples tirés des écrivains les plus récents ont été ajoutés de façon à renforcer l'argumentation et à montrer la continuité dans l'emploi des formes ou des constructions étudiées. La bibliographie a été complétée et mise à jour. Des travaux modernes s'y trouvent à leur place. On peut certes regretter quelques omissions, mais l'auteur n'a jamais eu l'intention d'être complet. Telle qu'elle est cette bibliographie suffit à contenter la plus légitime curiosité. Enfin la présentation extérieure est devenue plus élégante. L'index qui termine le volume est très bien fait et en rend l'utilisation tout à fait aisée. Nous ne pouvons que redire à l'auteur notre admiration pour son travail et souhaiter à cette grammaire de continuer à trouver auprès de tous le succès qu'elle mérite.

Jean BOURGUIGNON.

T. DE MAURO, *Storia linguistica dell' Italia unita.*, Biblioteca di cultura moderna, Bari, 1963, p. 521. — En 1961 M. Bruno Migliorini publiait son *Histoire de la langue italienne*, dans laquelle il étudiait le développement de cette langue de ses origines à 1950 ; quelques années auparavant, en 1957, M. Giacomo Devoto avait déjà tracé les grandes étapes de cette histoire dans une perspective pleine de suggestion [1]. C'est donc naturel que le sujet soit repris aujourd'hui d'une façon critique par d'autres savants qui trouvent, pour ainsi dire, dans l'existence de ces deux œuvres fondamentales le point de référence de leurs analyses. C'est le cas de M. Tullio De Mauro, dans un livre qui soumet à un examen serré et très attentif les conditions de la langue italienne après l'unité nationale (1860). Mais M. D. M. n'a pas suivi le même critère que ses prédécesseurs ; bien au contraire. Eux essayaient de suivre, plus ou moins dans le détail, la vie, c'est-à-dire le développement lexical, morphologique, parfois phonétique, de la langue italienne en elle-même — en d'autres mots, d'analyser l'évolution du phénomène abstrait appelé langue italienne littéraire, suivie et contrôlée surtout dans les textes et dans les monuments littéraires. — M. D. M., tout au contraire, vise à étudier l'état initial, la diffusion graduelle, la vie concrète de cette langue italienne, non seulement comme entité linguistique, mais surtout en tant que langue parlée, langue de l'usage quotidien. Pour cela son livre s'intitule ' Storia linguistica d'Italia ', et l'on aurait pu encore mieux dire ' Storia dell' Italia linguistica '. L'auteur ne s'intéresse pas en particulier au développement de la langue ; son attention est plus attirée par les sujets parlants, que par la langue elle-même, simple moyen de communication. Si l'on examine sa bibliographie, on constate par conséquent qu'elle est fort nourrie de publications spéciales dans le domaine de l'histoire politique et civile, de l'économie, de la statistique, et, naturellement, de la linguistique. Ce sont souvent des livres dont la plus grande partie échappe normalement à l'attention, et même à l'intention, du linguiste. On pourrait se demander, par ex., quelle sorte de relation y-a-t-il entre l'histoire de la langue italienne et le déplacement de masses considérables de paysans des villages de l'Italie du Sud aux grandes villes de l'Italie du Nord. Le rapport existe, en effet, et l'expérience personnelle de nous tous peut nous le faire constater presque chaque jour. La présence de ces masses dans les milieux urbains détermine nécessairement des transformations linguistiques. Le propos de M. D. M. est justement d'étudier et de définir les voies, les moyens, les aspects de cette transformation en Italie depuis 1860 à nos jours. Il s'agit donc d'une recherche que l'on ne saurait définir linguistique pure, mais que d'autre part on ne saurait non plus classer en dehors de la linguistique. Les données, glanées un peu partout, sont interprétées d'un point de vue linguistique, lequel à son tour jette sa lumière sur les changements de population, d'ambiance sociale, d'attitude psychologique, etc. Le cadre qui en résulte est extrêmement complexe et, il faut le reconnaître, M. D. M. le contrôle entièrement, en dépit de certaines difficultés de détail.

La thèse initiale de M. D. M. est en nette opposition aux positions acquises — pour ainsi dire — par les historiens traditionnels, tels M. Migliorini et M. Devoto. qui ne se souciaient pas, ou presque pas, des conditions dialectales de la péninsule italienne, vu que le sujet de leur étude était la langue italienne, et non les dialectes. M. D. M., au contraire, dès le début est obligé de tenir compte de la situation dialectale réelle de l'Italie en 1860. La conclusion

1. Cf. G. Francescato, *A propos d'un livre récent sur l'histoire de la langue italienne*, Levende talen, 210 (1961), p. 375-380.

est qu'en Italie, avant l'unité, très peu de personnes parlaient normalement l'italien, et que celles qui le parlaient, vivaient en grande partie dans les villes de Rome, Florence et, peut-être, Naples. Presque tous les autres Italiens parlaient des dialectes plus ou moins éloignés de la langue littéraire et, tenant compte de l'analphabétisme très répandu, très peu d'entre eux avaient même la possibilité d'apprendre à lire et à écrire cette langue « italienne ». Les 'italophones' étaient presque tous, en réalité,des dialectophones, et même si leurs dialectes étaient sans doute des dialectes italiens, le fait reste, que cette situation était bien différente de celle de la plupart des autres pays d'Europe, et qu'elle ne doit nullement être négligée par l'histoire linguistique de l'Italie. D'autre part, le changement de cette situation n'est pas la conséquence de discussions des linguistes, mais plutôt le produit de facteurs politiques et économiques. L'unification de la péninsule entraîne avec elle des contacts toujours croissants entre les personnes des diverses contrées de l'Italie : mus par le besoin, d'innombrables laboureurs du sud viennent au nord et ce considérable mouvement migratoire provoque une profonde transformation du pays. En même temps l'économie nationale d'agricole devient industrielle. *Last but not least*, peu à peu l'unité du pays rend possible d'affronter systématiquement l'analphabétisme. Simultanément, de nouveaux moyens de communication, le journal, puis la radio, le ciné, la TV, pénétrent graduellement dans les coins les plus reculés de la péninsule. Les possibilités pour l'habitant d'apprendre, ou tout au moins d'entendre, la langue nationale, sont ainsi considérablement accrues ; voire l'éventualité qu'il puisse continuer à l'ignorer — muré dans sa « tour d'ivoire » — , c'est-à-dire s'exprimer uniquement en son dialecte natal, s'amenuise de plus en plus. Il va de soi que la langue italienne, elle, continue indépendamment du processus dialectal à s'enrichir et à s'affirmer en langue littéraire. Est-ce possible pourtant que de pareils changements : l'accroissement rapide et démesuré du nombre des sujets parlants, l'acceptation de la 'langue' comme instrument quotidien et nécessaire d'expression et de communication dans tous les milieux sociaux, soient restés sans influence ? Voilà les prémisses de l'analyse de M. D. M. en ce qui concerne le problème essentiellement linguistique. C'est ce chapitre qui intéresse le plus le linguiste.

Selon M. D. M., les phénomènes mentionnés ci-dessus ont eu comme conséquence la formation de variétés régionales d'italien, c'est-à-dire des espèces de langues régionales qui se rapprochent étroitement de la langue littéraire, tout en s'éloignant d'elle par des modifications locales, qui se reflètent particulièrement dans la phonétique et dans le lexique. Ces variétés régionales, quoique légèrement différenciées entre elles, et également de la langue littéraire, sont suffisantes à la communication interrégionale. L'A. affirme que très peu de personnes peuvent, tour à tour, s'exprimer, avec la même aisance, en la langue nationale et en la variété d'italien de leur région, auxquelles il faut ajouter, pour la plupart des personnes, la koiné dialectale et le dialecte local. Il existe donc en Italie, selon cette analyse, quatre possibles niveaux de communication linguistique, dont du reste seulement une partie très réduite d'Italiens est capable de faire usage. Les autres, dans la majorité, se limitent à la connaissance des deux niveaux moyens : peu d'Italiens ont comme langue maternelle celle du premier niveau, l'italien par excellence.

Ce point de vue pessimiste correspond, sans doute, dans une certaine mesure, à la réalité. Il nous paraît, d'ailleurs, assez critiquable en ce qu'il est excessivement schématique, et qu'il ne tient pas suffisamment compte des phénomènes d'adaptation d'un interlocuteur

à un autre, c'est-à-dire de l'influence du ' prestige '. Nous sommes d'accord avec M. D. M. que très peu d'Italiens savent parler l'italien ' par excellence ', peut-être même personne. Pourtant le fait reste : au moins pour les langues de civilisation, l'idéal de la langue littéraire ne se réalise pas en pratique dans le domaine de la langue parlée. On demandera : et les Toscans ? et les Florentins ? Il n'y a pas de doute, eux non plus ne parlent pas un italien absolument pur, libre d'inflexions, de particularités phonétiques et de tournures lexicales locales. Pourtant, en dépit de ces différences, leur italien se rapproche le plus de la langue littéraire, entre autres parce que la langue littéraire est, en définitive, issue du toscan. On revient donc, si on veut, à l'idéal traditionnel de l'italien comme ' fiorentino delle persone colte ', en y ajoutant, éventuellement, l'influence de Rome, comme le soutenait M. G. Bertoni, et comme le soutient, avec un certain engagement, M. D. M. Mais lorsque on s'apprête à définir plus scientifiquement les variétés régionales de l'italien, le problème devient beaucoup plus compliqué.

M. D. M. distingue quatre variétés principales, celle de l'Italie du Nord, celle de la Toscane, celle de Rome, celle de l'Italie du Sud et, en outre, deux variétés secondaires de la Sardaigne et de l'Italie centrale. Si l'on prend, par ex., la variété septentrionale, on peut discuter la formulation de certains traits caractéristiques ainsi que M. D. M. les a esquissés. Il faut admettre que l'A. est obligé d'avoir recours à de nombreuses sources, dans lesquelles l'analyse des données est conduite exclusivement du point de vue phonétique [1] : il est donc bien naturel que la rigoureuse distinction — que nous aurions souhaitée — entre les traits phonologiquement pertinents et les traits simplement phonétiques lui ait fait défaut. Toutefois, l'absence de cette distinction provoque l'impression qu'en plusieurs cas des faits secondaires aient la même valeur que des faits importants. Par ex. le manque de différenciation entre consonnes simples et consonnes fortes est caractéristique, sans doute, du phonétisme des italophones du nord de l'Italie. Il semble alors bien inutile de souligner que « le intense tendono a ridursi a intermedie e le semplici intervocaliche altresì a essere rese come intermedie » (p. 382-383), puisqu'en italien les ' intermedie ' existent seulement comme « variante condizionata delle semplici » (p. 382), donc en distribution complémentaire avec les simples. Le fait est que les dialectes du Nord (et, en conséquence, l'italien prononcé par des personnes parlant ces dialectes comme langue maternelle) connaissent seulement un type de consonnes, qui phonétiquement peuvent être perçues avec une force presque égale à celle des ' intermedie ' d'un toscan. Les deux faits relevés revêtent, donc, une importance bien différente.

A d'autres causes on doit l'insuffisance du ' raddoppiamento sintattico ' dans les variétés du Nord (p. 383) : en effet, si celui qui parle peut s'efforcer de prononcer des consonnes fortes là où la graphie lui suggère cette prononciation, on peut difficilement s'attendre à ce qu'il prononce des fortes là où la graphie ne lui suggère rien. D'autre part, il est pratiquement impossible de donner des règles cohérentes pour le ' raddoppiamento sintattico ' (voir ici même, p. 395, 400) : c'est une idiosyncrasie des dialectes italiens du Centre qui, en fin de compte, a peu de chances de s'affirmer dans toute la péninsule.

L'A. observe encore (p. 384) que dans les variétés du Nord « molto ridotta èl a sensibilità (*sic*) dell'opposizione romano-toscana » entre *ę/ẹ* et *ǫ/ọ*. C'est la vieille façon, un peu pré-

1. Toutefois l'A. cite dans sa bibliographie les œuvres de Hall, Porru, Malmberg, Castellani, etc., sur la phonologie de l'italien.

judiciable, de voir les choses, que j'ai déjà reprochée à M. B. Malmberg [1] : la 'sensibilité' à l'opposition existe, pratiquement, dans tous les dialectes du Nord [2] à un degré que l'on ne pourrait certainement pas qualifier d'inférieur à celui du toscan. Pourtant les deux voyelles ainsi différenciées ne se trouvent pas toujours dans les mêmes mots et dans les mêmes conditions au Nord et en Toscane. De là la difficulté, pour les Italiens du Nord, d'employer dans certains mots la voyelle du toscan (par ex. quand ils prononcent *bẹne* au lieu de *bę̣ne*, p. 384). Cela ne dépend pas, donc, d'un manque de sensibilité phonétique ou, pis encore, phonologique ; mais il s'agit purement et simplement d'une question de caractère de 'norme'. Le problème est, en réalité, plus compliqué encore, soit à cause de l'importance relativement réduite de l'opposition des voyelles moyennes en italien, soit pour l'impossibilité, dans certains cas, d'établir une norme indiscutable [3]. On peut ajouter que, dans un cas pareil, c'est encore la notion du prestige des dialectes toscans qui soutient l'usage toscan comme le seul valable comme règle de la langue nationale. Mais l'A. doit constater dans un autre cas — également contestable —, dans le cas de la prononciation sourde ou sonore de la sifflante, que l'influence de la masse des sujets parlants du Nord, peut-être purement numérique, impose son modèle, théoriquement incorrect, même à certains habitants du Sud (p. 398-99).

Enfin, on ne saurait classer les caractéristiques indiquées par M. D. M. pour les différents parlers régionaux qu'en les projetant, sur un plan purement phonétique-descriptif, comme des déviations à partir d'une norme donnée (c'est sans doute la façon de voir traditionnelle). On ne saurait nier la validité générique de ses observations, mais je crois qu'il faille en nier la validité en tant qu'elles constituent les marques des types plus ou moins fixés de l'italien. A la conception de M. D. M. — à laquelle toutefois on peut donner une importance conventionnelle et pratique — je crois devoir préférer sur le plan scientifique une conception interprétant l'italien individuel des sujets parlants des différentes régions d'Italie comme le résultat de la réaction des efforts d'adaptation à une norme de leurs habitudes phonétiques dialectales. Le cadre se fragmente donc en une multiciplité de réactions différentes, dans lesquelles on saurait très difficilement reconnaître des grandes lignes, étant donné que bien des éléments interfèrent dans le processus formatif du langage individuel : culture, expériences personnelles, efforts conscients ou inconscients d'adaptation et bien d'autres encore.

Si l'on cherche à appliquer cette interprétation aux caractères lexicaux indiqués par M. D. M., on en perçoit immédiatement la validité. En effet, l'A. même est obligé (p. 384-85) de constater entre les éléments lexicaux des différences qui exigent une classification plus détaillée ; par ex. il doit reconnaître, à l'intérieur de son 'italien du Nord' des particularités piémontaises, lombardes, vénitiennes, etc. Mais une analyse attentive nous révèle encore bien d'autres incertitudes dans l'attribution des éléments

1. Cf. mon article *Notes on relevant features with low functional yield*, Lingua, XI (1962), p. 123-124.

2. Cf. par exemple G. Francescato, *Il bilinguismo friulano veneto*, Atti dell' Accademia di Udine, S. VI, vol. XIV (1958), p. 14 ; G. C. Lepscky, *The segmental phonemes of venetian...*, Word, XIX (1963), p. 55-57 ; J. P. Soffietti, *Phonemic analysis of the word in turinese*, Columbia Univ. Diss., New York, 1949, etc.

3. Cf. Bertoni-Ugolini, *Prontuario di pronunzia e ortografia*, Torino, 1948, B. Migliorini, *Pronunzia fiorentina o pronunzia romana*. Firenze, 1945.

lexicaux à des régions déterminées. Prenons par ex. *balcone* ' finestra ', qui est ici (p. 386) attribué au vénéto-julien, mais qu'on trouve aussi en Leopardi ; *pievano*, qui est aussi de la Toscane, etc. En outre, la différence de ' niveau ', le caractère plus ou moins dialectal du mot, bien évident à la sensibilité des sujets parlants, varie énormément. Chaque Italien des régions qui font usage du mot *tosa* ' giovane donna ', en perçoit, sans doute, la valeur stylistique comme mot dialectal et non italien ; au contraire, des mots comme *sgabello* ' comodino ', ou *tavola* ' asse ' sont souvent perçus comme entièrement italiens. Certains exemples donnés par M. D. M. ont une diffusion très limitée (par ex. *pistorìa* ' rivendita di pane ', sans doute du territoire de Trieste, mais très peu connu à Venise) [1]. Quoi dire des mots comme *croda*, *cengia*, *cordata*, *canalone*, qui, appartenant à une couche bien établie du langage du sport (alpinisme) ne sont plus, sans doute, des mots régionaux, mais sont aujourd'hui irreplaçables dans le trésor lexical national ?

Il faut admettre, de ce point de vue, que les exemples donnés par M. D. M. manquent de perspective historique, si l'on ne tient pas compte des observations occasionnelles, tel le piémontais *robinetto* (« poi diventato panitaliano nella forma rubinetto », p. 385) [2]. Il faut même se demander, quelquefois, si les interprétations de M. D. M. (ou plutôt, à maintes reprises, celles de ses sources) sont correctes : la raison de la diffusion rapide de *rubinetto* aux depens de *chiavetta* n'est-elle pas à chercher dans la signification différente, et bien établie, de ce mot ? On peut aussi se demander si *lattoniere*, donné comme équivalant septentrional de *stagnino* signifie vraiment la même chose (p. 396) ? Ou si l'italien septentrional *secchiaio*, l'it. central *acquaio*, signifient la même chose que *lavandino* ? Ou si *scodella* est toujours une ' tazza senza manico ' (cf. Palazzi, *Dizionario della lingua italiana*, p. 1082) ? Ou si l'on peut identifier *fiacca* avec *stanchezza* (cf. *battere la fiacca*) ? Encore : est-ce que *trasloco* signifie simplement *sgombero* (cf. Palazzi, p. 1270) ? *panetteria* n'est-elle autre chose que *forno* ? Peut-on dire que *manganello* (si bien divulgué par les fascistes) ne se distingue pas de *randello* (cf. Palazzi, p. 946) ?

Si on doit admettre que beaucoup d'Italiens du Nord ont abandonné *gilé* en faveur de *panciotto*, il serait peut-être difficile d'imaginer de substituer *dessert* à *fin di pasto*, à moins qu'on ne le nationalise avec le nom de *frutta* (p. 235, 385). Un exemple comme *roló* ' persiana avvolgibile ' (p. 387, donné comme vénitien ?), *rotolante* ' avvolgibile ' (it. central. p. 392), *tapparella* ' persiana avvolgibile ', fait seulement constater la difficulté de trouver un mot acceptable pour un objet nouveau, à moins de recourir à une lourde périphrase. Enfin, quand on voit qu'à la p. 387 *verza* (it. sept.) signifie ' (cavolo) verzotto ' mais à la p. 393 *verzotto* (it. centr.) signifie ' verza ' ; que *melone* est expliqué par ' melone giallo ' (p. 387), mais que le ' melone giallo ' s'appelle *popone* (p. 392) dans un certain nombre de localités ; que *lavandino* signifie ' acquaio ', mais *acquaio* signifie ' lavandino ' (voir plus haut), il faut admettre qu'il est difficile de résoudre entre les limites traditionnelles le problème que l'A. a posé. Le manque de différenciation stylistique, sociale, technique, etc., d'une part, et l'impossibilité d'établir une ' norme ' qui ne soit pas conventionnelle, d'autre part, éclaircissent l'échec final de la tentative d'arriver à une définition convaincante du lexique régional.

1. On le trouve, toutefois, dans Boerio, *Dizionario del dialetto veneziano*, 1867, p. 513.
2. A la p. 386 on trouve *rubinetto* attribué au dialecte lombard : c'est donc du lombard, et non du piémontais, que dérive le mot italien ?

On peut donc conclure que l'on retrouve ici la même difficulté qu'on a déjà vue à propos de la phonétique : les critères qui peuvent suggérer la classification des déviations ou variantes régionales sont valables seulement par rapport à un point de vue théorique ou puriste. Il s'ensuit l'impossibilité de mettre tous les exemples sur le même plan, même avec quelque distinction chronologique. On peut dire que presque chaque mot est un cas en soi, où des nuances stylistiques, expressives, temporelles, locales, sémantiques, affirment leurs importance et défendent d'une façon absolue tout essai de répresentation schématique.

On ne doit pas conclure — et on l'a déjà vu — que tout effort d'organisation tracé par M. D. M. soit dépourvu de signification. Il nous semble, toutefois, qu'il soit nécessaire d'introduire, dans une analyse adéquate du phénomène, des distinctions beaucoup plus nuancées et plus souples qu'il ne l'ait fait. D'autre part il est à souligner que dans le livre de M. D. M. on a le premier essai sérieux de voir le problème dans sa complexité et d'en essayer un exposé d'ensemble.

On aimerait encore ajouter, à ce propos, quelques mots sur des problèmes dialectaux que l'A. passe sous silence. Ni dans les chapitres dédiés aux alloglottes (p. 205-207, 296-302), ni parmi les parlers régionaux, on ne trouve jamais — même pas comme indication secondaire — les dialectes ' ladins ' des Dolomites et du Frioul. Il est vrai que les sources de ces dialectes, au moins pour ce qui intéresse M. D. M., sont très réduites, mais il n'est pas moins vrai que son silence total à l'égard d'une communauté linguistique dépassant le demi-million de sujets parlants est tout au moins étrange. Deux hypothèses sont possibles : ou M. D. M. assimile ces dialectes aux dialectes « vénéto-giuliani », ou selon lui les ladins sont des alloglottes. Cette seconde possibilité, on l'a vu, n'est pas confirmée par les faits : il faut donc chercher les ladins parmi les « vénéto-giuliani ». Or, il est bien étrange que l'A. n'en dise rien. S'il suit — et personne ne saurait le lui reprocher — les théories de M. Battisti, il aurait dû, au moins, s'apercevoir que, même selon ce maître, il est impossible d'identifier sans distinction le « vénéto-giuliano » avec le frioulan [1]. On s'attendrait donc à des particularités d'un ' italien régional ' du Frioul. Même si cela n'est pas le cas, on aurait désiré que M. D. M. souligne la valeur nationaliste de l'usage du dialecte, quand il en parle à propos de certaines régions marginales juliennes (Trieste, cf. p. 219) : mais cela ne se vérifie pas. Alors ? Il faut avouer que, dans l'attitude de M. D. M., nous croyons pouvoir reconnaître celle qui est, malheureusement, l'attitude officielle en Italie à propos des minorités linguistique. On pense avoir résolu le problème en l'ignorant. C'est la même attitude dont parle M. D. M. dans ses premiers chapitres, quand il souligne (p. 18, p. 302) que les gouvernements, après l'unité nationale, ne se souciaient pas beaucoup des problèmes des minorités linguistiques, auxquelles ils concédaient une ample liberté. Le fait est que cette liberté n'était pas le résultat d'une considération positive du problème, mais plutôt l'effet d'une ignorance mal cachée et d'un manque d'initiative. Pendant le fascisme, on a essayé de faire exactement le contraire, c'est-à-dire de suffoquer les dialectes, spécialement marginaux, en les supprimant dans l'intérêt malentendu de la ' langue nationale '. Puisque heureusement les dialectes ont survécu au fascisme, les gouvernements ont repris aujourd'hui plus ou moins la même attitude passive (à l'exception des cas où la minorité a réussi, comme en Alto Adige ou en Vallée d'Aoste, à imposer ses revendications).

En général, on peut dire que jusqu'ici l'attitude de la culture officielle italienne à l'égard

1. Cf. C. Battisti, *Ricerche di linguistica veneta*, Studi goriziani, XXX (1961), p. 12-13.

des dialectes a été largement empreinte d'ignorance (cf. p. 21) et de mépris : on leur a opposé bien des remarques de ' purisme ' (p. 127 ss.) et on en a abandonné l'étude aux linguistes, comme des phénomènes presque pathologiques et, en tous cas, condamnés tôt ou tard à la disparition. L'enseignement linguistique à l'école a été formulé entièrement sans tenir compte des dialectes. Il est donc particulièrement intéressant de remarquer, en suivant M. D. M., quelle lutte pour la survivance les dialectes ont dû soutenir dès 1860, d'en souligner le succès, et, pour ainsi dire, la ' vengeance ' que, sur le plan proprement littéraire, ils sont en train de remporter aujourd'hui. M. D. M. semble disposé, en tout cas, à accorder un privilège au dialecte de Rome comme élément formatif de l'italien contemporain. Mais, en remarquant la distinction entre défenseurs et adversaires du dialecte, l'A. semble aussi vouloir souligner le caractère extrême, en tout cas inacceptable, de ces positions. La réalité, nous croyons, est déjà en train de dépasser largement toutes les prévisions de M. D. M. ; peut-être n'y-a-t-il pas voulu inférer des éléments du présent toutes les prévisions pour le futur avec la même clarté d'idées dont il a fait preuve à propos du passé.

Pour ce qui concerne la phonétique, compte tenu des difficultés déjà bien individualisées, et qui sont généralement représentées par ces points où la phonétique de l'italien diffère de la graphie, il nous semble qu'il n'y ait pas de grande chance que des changements définitifs s'imposent dans un proche futur. L'analyse de M. D. M. (p. 404-424) se fonde ici sur une base assez sûre et constitue une contribution excellente à la considération d'ensemble du problème. Au contraire, dans le domaine du lexique et de la syntaxe, on peut s'attendre dans les prochaines années à une lutte acharnée entre les tendances conservatrices, qui reviennent au modèle florentin et littéraire, et les tendances innovatrices, qui se rapprochent de plus en plus des dialectes. Il ne nous semble guère probable que le dialecte de Rome saura conserver — malgré tout — sa position de privilège. Il nous semble plutôt devoir nous attendre à des contrastes entre les influences méridionales et celles septentrionales, principalement de la Lombardie. En tout cas il est hors de doute — à notre avis — que l'on se trouve au commencement d'un profond bouleversement du régime de forces qui a déterminé jusqu'ici le développement historique de la langue italienne. Il est bien difficile de prévoir ce que cette langue — en elle-même jusqu'à maintenant très conservatrice — pourra être dans quelques générations. De ce point de vue, le livre de M. D. M. est particulièrement le bienvenu, non seulement, comme on vient de le voir, parce qu'il met bien en évidence que l'histoire de la langue italienne est beaucoup plus mouvementée, sur le plan social, de ce que le caractère conservateur propre de la langue littéraire ne suggère ; mais aussi parce qu'il nous donne, au moment présent, un cadre assez complet et correct des forces et des tendances qui ont réglé le développement concret du langage et sa diffusion parmi les Italiens des différentes parties d'Italie. En Italie, en conclusion, nous sommes à la veille de ce qu'on peut appeler une véritable ' révolution linguistique ', qui s'annonce déjà par maints faits et qui, enfin, est la conséquence naturelle de ces mouvements et de ces modifications sociales dont le livre de M. D. M. nous donne l'histoire [1].

Amsterdam. Giuseppe FRANCESCATO.

1. Cf. G. Francescato, *Dialect en taal*. Een probleen van het hedendaagse Italiaanse proza, Groningen, 1963.

Charles CAMPROUX, *Essai de Géographie linguistique de Gévaudan*, 2 vol., (Publications de la Faculté des Lettres et Sciences humaines de l'Université de Montpellier, nº XVIII), Paris, Presses Universitaires de France s. d. [1962]. — Après avoir publié en 1958 une *Étude syntaxique des parlers gévaudanais* (Publications de la Faculté des Lettres de Montpellier nº XI), qui était sa thèse complémentaire de doctorat, M. Charles Camproux, professeur à l'Université de Montpellier, vient de faire paraître sa thèse principale, intitulée *Essai de géographie linguistique du Gévaudan*. Elle forme deux gros volumes in-octavo ayant au total 792 pages. Le premier tome est consacré à l'étude phonétique des parlers gévaudanais, le second à leur étude morphologique et lexicologique. M. Camproux a apporté dans cet ouvrage les mêmes qualités de méthode, de minutie, de perspicacité que dans son précédent travail. Les deux volumes sont bourrés de faits, d'exemples, d'explications, de considérations de tout genre, au point qu'il est impossible en quelques pages d'en donner un résumé : la matière est trop abondante ; chaque voyelle, chaque consonne, chaque forme grammaticale est étudiée dans un tel détail qu'un sort est fait presque à chacun des mots de la langue. L'enquête a été si vaste et l'érudition tellement poussée, que, plutôt que de nous attarder à examiner des faits séparés, il vaut mieux exposer tout de suite les conclusions de cet énorme travail. Elles sont en effet, grâce à la rigueur de l'analyse, et grâce aussi aux conditions particulièrement favorables à une enquête linguistique que présente le Gévaudan, neuves, multiples et d'une portée qui dépasse l'exiguïté du domaine.

Tout d'abord, le traitement des voyelles amène l'auteur à distinguer dans le Gévaudan un certain nombre d'aires linguistiques, qui correspondent à peu près exactement à des aires hydrographiques : zone Nord-Est = bassin de l'Allier ; zone Nord-Ouest = bassin de la Truyère et du Bès ; zone Sud-Est = bassin des divers ruisseaux qui coulent vers le Rhône ; zone Sud-Ouest = bassin du Tarn et de la Jonte ; zone centrale enfin = bassin du Lot et de la Coulagne.

Il apparaît ainsi que, « malgré l'influence des faits politiques, administratifs et sociaux, dûs à la longue unité de la province de Gévaudan, les parlers de cette région suivent exactement les données géographiques. De même que le Gévaudan est une zone de dispersion des eaux, de même le traitement des voyelles donne une carte de dispersion phonétique qui suit le fil des eaux ». Et cette notion du « fil de l'eau » se montre capitale tant pour expliquer les faits de peuplement que les faits proprement linguistiques.

Autre constatation : les faisceaux d'isoglosses « passent par certains points de concentration qui sont comme des nœuds de limites ». Les principaux de ces nœuds se trouvent aux extrémités des aires distinguées plus haut, et sont constitués essentiellement par des espaces inhabités : mont Aigoual et falaise du Causse Méjan, désert de l'Aubrac, crête de la Margeride, grandes étendues vides qui séparent l'Aubrac de la montagne qui lui fait suite au Nord, forêt de Mercoire. « Au-delà de ces nœuds, les lignes d'isoglosses se disjoignent et s'éloignent plus ou moins les unes des autres, délimitant des couches phonétiques qui semblent s'étendre comme à partir d'un point central de radiation ». Ce centre d'irradiation, situé à peu près à égale distance des nœuds d'isoglosses, présente « une épaisseur maximale de couches phonétiques », épaisseur qui va en diminuant à mesure que l'on s'éloigne du centre, c'est-à-dire que l'on s'avance vers des zones caractérisées par d'autres phénomènes ; si bien qu'il finit par y avoir « interférences entre les ondes les plus éloignées de leur centre d'irradiation ».

Or, si l'on compare ce phénomène aux « nœuds d'isoglosses », on constate que « les

ondes d'isoglosses qut s'écartent, le font, non plus dans des régions où il y a rupture de population, mais au contraire dans les zones d'extension de population ». Il résulte de cela qu'il ne faut pas accorder aux limites de zones une valeur de cloisonnement absolu ». Il faut en conclure au contraire qu'il y a, pour les phénomènes caractérisant chaque zone, « une gradation ou une dégradation suivant le sens dans lequel on avance ». Autrement dit, la carte phonétique de la région donne une impression de « mouvance », avec des points d'immobilité presque absolue. « On pourrait dire qu'il y a de solides forteresses à partir desquelles une lutte a lieu pour la conquête des terrains ouverts ou la défense de ces mêmes terrains. Suivant les unités engagées, l'avance est plus ou moins grande. Si l'on peut, en certains cas, délimiter exactement certaines zones, il est impossible de le faire en d'autres ». Une seule limite est absolument nette : celle qui sépare le Nord du domaine, caractérisé par la tendance à la fermeture et à la palatalisation des voyelles, du Sud de ce même domaine, caractérisé par la conservation des sons vocaliques anciens lesquels sont demeurés imperméables aux actions ci-dessus mentionnées.

Ces conclusions sont confirmées par l'étude du consonantisme. Il y a « une concordance frappante » entre les constatations que permet de faire l'examen du vocalisme et celles qui résultent du comportement des consonnes : même distinction de zones, mêmes lignes caractéristiques d'isoglosses, même aspect de mouvance et de stabilité.

Sans doute, il ne s'agit là que de phénomènes d'ensemble, de masse ; car un certain nombre de faits, plus ou moins isolés, rencontrés au cours de l'étude phonétique, montrent que la réalité est plus complexe, que « les faits phonétiques généraux sont souvent troublés par d'autres faits, lesquels obéissent non plus à des tendances inconscientes, mais à des tendances psychologiques conscientes ». En d'autres termes, « il y a dans chaque zone des mots aberrants, qui échappent à la norme phonétique pour une raison ou pour une autre : analogie subconsciente, fait de civilisation devenu inconscient avec le temps, mode, ou volonté consciente ». Et ces constatations conduisent l'auteur à distinguer ce qu'il appelle des « zones de santé » et des « zones de maladie ». « En ce qui concerne notre domaine, écrit-il p. 364, nous avons été amené à constater qu'il existe, à côté de zones linguistiques qui jouissent d'une parfaite santé, des zones linguistiques languissantes, affaiblies comme par une épidémie qui les mine. Il se produit dès lors, des zones saines et robustes vers les zones malades, un envahissement de faits linguistiques qui agit comme font les tribus vivantes et dynamiques d'un peuple fort, qui envahissent le territoire d'un peuple techniquement faible, et qui s'y établissent, menaçant ainsi de transformer les caractères propres au peuple envahi. Il s'ensuit une série d'actions et de réactions qui donnent aux pays envahis une allure de trouble et de confusion .»

Or l'examen des zones que l'on peut appeler « saines » et de celles que l'on peut appeler « malades » en Gévaudan amène à de curieuses constatations. Il s'agit la plupart du temps de l'invasion, dans les zones malades, de « faits de beau langage, de conquêtes de phonèmes qui tendent à faire prédominer ce qui est senti comme étant le meilleur parler, que la cause de ce sentiment soit due à un fait de civilisation ou à l'usure phonétique particulière au lieu envahi. Si bien que les zones atteintes de maladie de langueur ne le sont que si l'on considère les tendances phonétiques naturelles à la région ; tandis que, si l'on considère au contraire la santé du parler en général, on se rend compte que cette langueur à l'égard des phénomènes phonétiques autochtones a pour résultat de fortifier les parlers dans le sens de leur conservation phonétique ». C'est là une constatation à laquelle on ne s'attendait guère. Or

c'est un fait que, « chaque fois qu'une région quelconque paraît atteinte de langueur quant aux faits phonétiques autochtones, c'est presque toujours au profit d'un fait phonétique voisin conservateur. Si bien que l'épidémie envahissante prend toutes les allures d'un vaccin sauveur ». Et l'on constate alors qu'en Gévaudan « les faits envahisseurs sont, à l'heure actuelle, presque toujours originaires du Sud, parce que le sentiment populaire a conscience que le véritable parler est toujours plus au Sud. Curieuse mentalité, qui doit certainement remonter fort loin, probablement au moyen âge, sinon antérieurement ».

On peut voir, par de telles indications, prises au milieu d'une foule d'autres, quelle est la richesse et l'originalité du travail de M. Camproux. D'ailleurs l'auteur lui-même a tenu à marquer la nouveauté de certaines des considérations qui lui ont été imposées par la stricte observation des faits, et il termine son premier volume par ces lignes : « Nous croyons que les conclusions auxquelles nous sommes parvenu offrent le plus grand intérêt..., qu'elles pourront éclairer bien des questions obscures dans le domaine de la dialectologie, surtout parce que nous sommes en cette région, en présence d'une matière dialectologique pure. Pays archaïque de par les conditions mêmes de sa géographie, le Gévaudan offre en effet un état linguistique tel qu'on ne le trouve plus dans beaucoup d'autres régions qui ont subi les transformations rapides apportées par le développement des voies modernes de communication ».

Pour le tome II, consacré à la morphologie et à la lexicologie, et dont l'examen détaillé nous entraînerait trop loin, je me bornerai à cette simple déclaration : même richesse dans les faits, même finesse d'interprétation, mêmes conclusions générales : les faits morphologiques et lexicologiques sont « en concordance presque parfaite » avec les faits phonétiques. Il nous faut cependant insister sur ce point, car nous nous trouvons là en présence d'un état de faits vraiment surprenant, à savoir cette concordance en triple domaine. Là encore il convient de citer les propres termes de M. Camproux, car contraint de faire en quelque sorte figure de révolutionnaire, il tient à justifier sa position. Le ton devient alors celui de la polémique, l'auteur étant amené à faire le procès de certaines conceptions de la géographie linguistique et à reprocher à leurs tenants ce qu'il appelle « une erreur de méthode ». « On a ironisé, écrit-il p. 759, sur le choix de telle ou telle ligne d'isoglosses comme caractéristique de limite dialectale. On a fait remarquer qu'une seule ligne d'isoglosses ne pouvait déterminer une semblable limite. Mieux, on a montré par les faits que le caractère d'une ligne d'isoglosses était quelque chose de tout à fait mouvant et qu'il n'existait même pas de lignes d'isoglosses pour un même fait phonétique, chacun des faits de ce genre offrant des exceptions qui détruisent la valeur de la ligne établie. Si nous prenons le cas de *c* + *a* > *ka* ou *tɛa* (palatalisation ou non-palatalisation), ceux qui ont nié trop rapidement l'existence des zones dialectales nous diront que la ligne d'isoglosses de *c* + *a* > *ka*, *tɛa*, — bien qu'ils en reconnaissent l'importance générale pour distinguer, par exemple, les parlers d'oc du Sud des parlers d'oïl du Nord, — ne saurait aucunement déterminer une véritable limite dialectale, premièrement parce qu'elle n'est après tout qu'une seule ligne et non un faisceau d'isoglosses, et qu'elle ne coïncide pas sur tout son parcours avec un certain nombre d'autres lignes d'isoglosses ; deuxièmement parce que les mots de la série *c* + *a* ne donnent pas tous une même ligne d'isoglosses *ka*/*tɛa*. Et ils nous citeront par exemple cinq, dix, quinze, vingt mots dans ce cas.

Ils en viendront à nier même l'existence des limites phonétiques prises séparément (cf. le cas de Jaberg dans sa « Sprachgeographie »). C'est que leur raisonnement n'est juste

qu'en apparence logique ; il est faux en face des réalités matérielles qu'une erreur de méthode a fait négliger. Cette erreur consiste essentiellement dans la non-observation de la quatrième règle de la méthode de Descartes, au profit d'un raisonnement de pure logique. Or en matière de linguistique — *science des faits vivants* d'abord, science spéculative ensuite seulement — la loi des dénombrements passe avant toutes les autres. Que signifie le fait que cinq, dix, quinze, vingt mots offrent une ligne d'isoglosses *c* + *a* > *ka/tɛa* différente, si cent, deux cents autres mots offrent une même et seule ligne d'isoglosses *ka/tɛa*, sinon que cette dernière exprime bien une limite phonétique, et que les autres mots en question n'offrent que des exceptions à la règle phonétique, qui toutes peuvent recevoir des explications particulières. Dès lors la méthode est déplorable d'opposer deux lignes d'isoglosses d'importance absolument différente, et il est trop facile avec une pareille méthode de conclure à l'inexistance de limites dialectales...

Là ne s'arrête pas l'erreur ; car elle se complique du fait que, d'une part, on a étudié les lignes d'isoglosses d'un bout à l'autre de leur existence, sans tenir compte des lieux traversés par elles ; d'autre part et à l'opposé, de ce que l'on n'a pas examiné ces mêmes lignes d'isoglosses point par point sur le terrain, c'est-à-dire au moins commune par commune. *On s'est satisfait d'une vue d'aigle alors qu'il y fallait une patience de rampant.*

On a voulu qu'une telle ligne d'isoglosses correspondît sur tout son parcours à telle ou telle autre ligne pour consentir à reconnaître une limite dialectale. Ce faisant, on ne se rendait pas compte que l'on niait l'existence même des limites dialectales, en exigeant, pour reconnaître son existence, de telles conditions. Si l'on veut que toutes les lignes d'isoglosses coïncident, on obtiendra tout au plus « deux » dialectes, mais non « des » dialectes. Cette mentalité sous-jacente aux démonstrations de ceux qui on voulu nier l'existence des dialectes est due à une confusion fâcheuse entre langues nationales et dialectes. Le français et l'allemand, par exemple, s'opposent entre eux dans l'absolu par toutes sortes de traits. On voudrait qu'il en fût de même pour deux dialectes dans la réalité vivante des faits linguistiques. Ce faisant on nie la conception même de dialectes, ou plutôt on ne songe qu'à certains dialectes littéraires plus ou moins artificiels comme les grandes langues nationales. Or *les dialectes vivants s'enchevêtrent les uns dans les autres, ce qui est indéniable, comme est indéniable le fait qu'ils s'opposent les uns aux autres.* Insensiblement unis les uns aux autres par telle ou telle ligne d'isoglosses, ils sont également sensiblement différents les uns des autres par la non-coïncidence *en un certain moment de l'espace* de telle ou telle ligne d'isoglosses.

Il s'ensuit qu'en bonne méthode il suffit que, sur un certain espace de lieu, coïncide un faisceau d'isoglosses pour qu'il y ait existence d'une limite dialectale... »

J'ai tenu à citer tout ce passage parce qu'il soulève un grave problème qu'il importait de signaler à ceux qui s'occupent de géographie linguistique, puisqu'il remet en question certaines théories fondamentales et certaines méthodes de cette discipline. N'étant pas personnellement versé dans ce genre de recherches, je n'entame pas la discussion et laisse aux spécialistes le soin de défendre telle ou telle de leurs positions.

Ce problème n'est d'ailleurs pas le seul qui soit soulevé par M. Camproux ; car d'un bout à l'autre son livre prête à toutes sortes de réflexions et d'interrogations. Je signalerai par exemple l'idée de « couches phonétiques » (p. 344) et de « couches linguistiques » (506) ; de lieux de concentration des faits phonétiques et morphologiques, appelés par l'auteur « sommets » et « plateaux » linguistiques (p. 348 et 511) ; de « lignes folles »

d'isoglosses (p. 359 et 516); de « mouvance et stabilité » des dialectes (p. 361); des « aires phonétiques originales », ou aires limitées par une ligne caractéristique d'isoglosses qui ne correspond à aucune autre aire phonétique (p. 369); de la nécessité d'explorer le terrain presque mètre par mètre, ou du moins commune par commune (p. 761); la question des limites dialectales coupant en deux une même commune, contraitement à l'opinion généralement admise que le patois est un dans une paroisse donnée (c'est qu'en Lozère, dans nombre de communes, le bourg principal est au pied de la montagne ou dans la vallée, et qu'un certain nombre de ses hameaux sont sur la montagne et appartiennent à une zone dialectale différente); etc.

Comme l'*Étude syntaxique* qui l'a précédée, cette étude phonétique, morphologique et lexicologique va plus loin, on le voit, que la simple description ou le simple classement des faits. S'appuyant sur l'histoire, la géographie, la démographie elle aborde tous les aspects que peuvent présenter l'évolution, la répartition, les interférences, les ressemblances et les différences des faits dialectaux; elle s'élève jusqu'aux données essentielles, aux définitions et aux méthodes de la géographie linguistique, non seulement en articulant des critiques, mais en apportant des vues nouvelles et des correctifs, ce que justifie une enquête menée sur le terrain pendant plus de trente années, jointe à une connaissance intime des parlers locaux et à un sens aigu des réalités linguistiques.

Cette étude doit être complétée par un *Atlas* dont la publication est annoncée comme prochaine. Les cartes promises faciliteront beaucoup l'utilisation des deux volumes, qui y font de nombreux renvois, et rendront certainement plus claires pour le lecteur les multiples intrications de faits linguistiques que M. Camproux a eu le grand mérite d'arriver à débrouiller.

Il est à souhaiter qu'à cet *Atlas* soient joints une table des matières détaillée et un index des deux volumes de l'*Essai de géographie linguistique*, car ces deux volumes sont si denses, contiennent tant de paragraphes et une telle masse de faits, qu'il est assez difficile de savoir où se reporter quand on y cherche un renseignement sur un point déterminé.

Mais dès maintenant, et avant même ces derniers compléments, on est en droit de dire que le Gévaudan possède une étude scientifique de ses parlers comme n'en possèdent que peu de provinces françaises.

L-F. FLUTRE.

Istorija francuzskogo jazyka (Histoire de la Langue française). Moskva, Izd, literatury na inostrannyx jazykax, 1963. Pet. in-8°, 446 p. — *Istorija francuzskogo jazyka*, rédigée en russe, est l'œuvre collective de trois romanistes de l'U. R. S. S. : N. A. KATAGOCHTCHINA, M. S. GOURITCHEVA, K. A. ALLENDORF. C'est un manuel à l'usage des Facultés des Lettres des Universités d'État et des Instituts de langues étrangères de l'Union soviétique. Les auteurs du manuel s'assignent comme tâche d'exposer d'une manière assez détaillée le développement de la langue française écrite littéraire à partir du IXe siècle (l'époque des premiers monuments de la langue · Serments de Strasbourg, année 842 ; Cantilène de Sainte-Eulalie, année 884) jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, époque où la langue française s'affirme comme la langue unique de la nation et au cours de laquelle les normes de la langue littéraire sont définitivement établies. Le XIXe et le XXe siècle n'y figurent pas parce que cette période historique fait l'objet d'un cours à part, « Théorie de la langue française

moderne » professé aux Instituts de langues étrangères de l'U. R. S. S. D'autre part, l'époque antérieure au IXe siècle, c'est-à-dire l'évolution du latin vulgaire sur le territoire de la Gaule du Nord j'usqu'au moment de sa transformation en ancien français n'est exposée que très brièvement dans l'introduction du manuel. Cette introduction a pour but de résumer, en quelque sorte, la matière du cours spécial intitulé « Introduction à la linguistique romane » qui traite des liens génétiques des langues romanes et, par conséquent, de la langue française avec la langue de base — le latin vulgaire ; matière qui, aux programmes des Facultés de français en U. R. S. S. précède l'exposé en question.

Dans la préface du manuel les auteurs tiennent à formuler leur opinion sur les principes de la division en périodes de l'histoire d'une langue. Ils rappellent qu'il existe deux types essentiels d'ouvrages consacrés à l'histoire de la langue française :

1° Les ouvrages dans lesquels les auteurs traitent, d'une part, assez sommairement de l'évolution de la langue écrite littéraire, la rattachant aux périodes essentielles de l'histoire du peuple français (« linguistique externe » d'après la terminologie de F. DE SAUSSURE) et, d'autre part, exposent l'histoire de la langue proprement dite selon tous ses aspects : phonétique, grammatical, lexical (linguistique « interne »). Tels sont les ouvrages de A. DARMESTETER, W. MEYER-LÜBKE, K. NYROP., A. DAUZAT, A. EWERT, M. POPE.

2° Les ouvrages dans lesquels les auteurs, sans faire la distinction entre la linguistique « externe » et la linguistique « interne », divisent l'histoire de la langue française en périodes qui correspondent plus ou moins aux étapes de l'histoire de la nation française. Tels sont les ouvrages de M. V. SERGUIEVSKI, K. VOSSLER, W. WARTBURG.

Pour leur part, les auteurs du présent manuel estiment que dans l'étude du développement historique d'une langue on ne peut pas faire abstraction des conditions historiques du développement du peuple qui parle cette langue. Ainsi, on ne saurait expliquer le rôle des dialectes dans la formation de la langue nationale qu'en tenant compte de certaines conditions historiques. Mais ce serait une erreur de chercher à établir des liens directs entre les événements historique et les changements phonétiques, grammaticaux et lexicaux dans une langue. Les étapes essentielles de l'histoire du peuple aident à comprendre les particularités de l'évolution de la langue et, dans une certaine mesure, les faits isolés de cette évolution.

Conformément à leur point de vue, les auteurs divisent l'histoire de la langue française écrite littéraire du IXe au XVIIIe siècle en quatres périodes déterminées dans leur ensemble par l'histoire de la France :

1° *L'ancien Français* : (IXe-XIIIe siècle) ; période où, avec l'épanouissement du féodalisme, la langue écrite littéraire commence à se former sur la base de certains dialectes.

2° *Le Français moyen* : (XIVe-XVe siècle) ; période où, grâce à l'unification économique, politique et territoriale de France, la langue française écrite littéraire se raffermit de plus en plus pour devenir plus tard une langue nationale.

3° *Le Français pré-moderne* : (XVIe siècle) ; siècle qui voit se constituer l'unité de la nation française ; c'est pour la langue française la période où elle devient langue nationale.

4° *Le Français moderne* : (XVIIe-XVIIIe siècle) ; période qui correspond à l'achèvement de la formation de la nation française. Durant cette période, les normes de la langue française nationale dans sa forme écrite littéraire s'élaborent définitivement.

L'étude de chaque période de l'histoire de la langue française constitue dans le manuel un chapitre à part, le manuel se compose donc de quatre grands chapitres, d'une introduction et d'une conclusion.

On trouve dans les quatre chapitres le même plan, ce qui permet aux auteurs de caractériser la période en question sous tous ses aspects :

a) Exposé très bref de l'évolution générale de la langue au cours de l'époque donnée en liaison avec les événements historiques essentiels qui ont contribué à cette évolution.

b) Caractéristique du système phonétique de la langue dans cette période.

c) Évolution de la graphie et de l'orthographe.

d) Changements survenus dans le système grammatical de la langue : la caractéristique des parties du discours, pour la morphologie, et la caractéristique des groupes de mots et des propositions, pour la syntaxe.

e) Tendances du développement du vocabulaire.

L'ancien français qui constitue l'objet du premier chapitre est considéré par les auteurs non seulement comme une unité structurale susceptible d'une étude synchronique, mais aussi comme le système initial, un point de départ pour le développement ultérieur de la langue française dans tous ses éléments. D'autre part, le souci des auteurs a été de faire ressortir à travers tous les siècles les lignes principales du développement des systèmes phonétique et grammatical ainsi que du lexique qui ont déterminé les caractères essentiels de la structure du français moderne. Aussi, l'étude synchronique se lie-t-elle organiquement à l'étude diachronique dans toutes les parties du manuel.

Par comparaison avec les manuels d'histoire de la langue française qui existent déjà, une place plus considérable est réservée aux dialectes et à leur rôle dans la formation de la langue écrite littéraire. Parmi les nombreux dialectes qui ont existé sur le territoire de la France, les auteurs examinent plus spécialement ceux qui ont servi de base à la langue nationale, notamment le groupe occidental des dialectes (les auteurs y rangent le normand, le francien et les dialectes du Nord-Ouest et du Sud-Ouest). De même, dans le domaine de la grammaire, contrairement à la tradition qui fait étudier avant tout les faits de la morphologie, une place plus importante est accordée aux phénomènes de la syntaxe. Dans la conclusion du manuel les auteurs relèvent les tendances principales du développement général de la langue. La bibliographie ci-jointe contient des ouvrages relatifs à l'histoire de la langue française parus en U. R. S. S. et à l'étranger avant 1962

O. Skvortsova.